

Emportés par la foule

Michelle Chanonat

Numéro 154 (1), 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73743ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chanonat, M. (2015). Emportés par la foule. *Jeu*, (154), 64–67.

Emportés par la foule

Tiré des *Mémoires* de Evguénia Guinzbourg – un des premiers témoignages des horreurs du régime stalinien –, *Le Vertige*, mis en scène par Luce Pelletier, rassemblait 30 comédiens. Pour *Chante avec moi*, Olivier Choinière a réuni 40 acteurs et une chorale de 9 personnes, auxquels s'ajoutait chaque soir un invité surprise. Enfin, après le monologue *Un* et le dialogue *Deux*, Mani Soleymanlou convoquait pour *Trois* 43 interprètes.

Trois, écrit et mis en scène par Mani Soleymanlou (Orange Noyée/Théâtre d'Aujourd'hui/FTA, 2014). © Valérie Remise

POURQUOI METTRE UNE FOULE EN SCÈNE ?

Pour Olivier Choinière et Mani Soleymanlou, le désir est venu de voir la société sur scène, de la montrer selon un point de vue d'ensemble, un plan large, d'entrer en dialogue avec ses corps, ses hiérarchies, ses dynamiques et sa diversité. « Il y a quelque chose de symbolique dans le chiffre 50, dit Choinière, il rappelle la démocratie et l'importance de la société, bien que cela semble s'être perdu dans une ère individualiste où, même dans les arts, on est intéressé à avoir un point de vue particulier, comme si on éprouvait une certaine difficulté à observer la société dans son ensemble. »

Pour Soleymanlou, il était important de créer une masse, un nombre imposant sur scène plutôt qu'un chiffre en particulier : « Quarante-trois, c'était aléatoire. On a d'abord été 60, puis 45 et finalement 43. Forcément, cela crée un rappel avec les spectateurs, une sorte de jeu de miroir : deux masses face à face, assises sur des chaises. Dans la façon, apparemment désordonnée, dont les acteurs se levaient et parlaient, je voulais donner l'impression que tout le monde pouvait s'exprimer. »



Réunir 30, 43 ou 50 acteurs sur scène : une gageure, une folie ?
Mieux que cela, un acte de résistance.
En réaction au monologue, aux relations de couple
et aux histoires de famille que nous imposerait l'austérité ambiante,
trois créateurs ont pris ce pari démesuré.

Michelle Chanonat



Chante avec moi, écrit et mis en scène par Olivier Choinière. Spectacle de l'Activité, créé à l'Espace Libre en 2010. © Gilles Renaud

« C'est parti d'une envie folle de travailler avec beaucoup de monde, explique pour sa part la directrice artistique du Théâtre de l'Opsis, Luce Pelletier. Comme c'étaient les 30 ans de la compagnie, je me suis dit que c'était le moment de me faire plaisir tout en restant conséquente avec notre mandat. Le nombre demande de s'approprier la scène. Avec 30 acteurs, pour ainsi dire une foule, la parole est portée autrement, la rencontre avec les spectateurs, la relation entre les artistes, tout est différent. »



COMMENT COMPOSER UNE FOULE ?

Pour choisir leurs 30, 40 ou 50 interprètes, les metteurs en scène ont procédé par affinités sélectives. Luce Pelletier a engagé des gens avec qui elle avait déjà travaillé, qu'elle connaissait : « Quand je fais un *casting*, je pense beaucoup à ce que va donner un acteur à côté d'un autre. Cette fois, je travaillais par paire, par trio. À un moment, je regardais les couleurs de cheveux. Cela faisait tellement de monde, ça n'en finissait plus de finir ! C'est le plus long *casting* que j'ai fait. »

« La création de *Chante avec moi* s'est faite avec très peu de moyens et en partage de recettes, précise Olivier Choinière. Ce contexte demandait aux interprètes un certain investissement, il fallait qu'ils soient prêts à s'engager dans une aventure comme celle-ci. La distribution s'est établie avec l'idée d'avoir sur le plateau des anonymes, comme s'il s'agissait de personnes venues de la rue ou des spectateurs. Je voulais présenter une grande diversité, un éventail de corps, de corpulences et d'âges. J'ai remarqué que, dans une foule en scène, dès qu'on a un certain nombre de gens plutôt jeunes, c'est comme si tout le monde était jeune. »

Mixité et diversité ont également été les maîtres mots de Mani Soleymanlou : « J'avais envie de mettre sur scène ceux qui sont nés de parents ou de grands-parents immigrés. Et des Québécois de souche : il était important pour moi que cette identité soit aussi représentée. J'ai composé la distribution de

façon très instinctive, avec des gens que je connaissais, qui avaient vu *Un et Deux*, que je savais sensibles au sujet, avec qui j'avais envie de travailler. »

COMMENT DIRIGER UNE FOULE ?

Alors que Luce Pelletier partait d'un texte écrit, Mani Soleymanlou et Olivier Choinière ont construit leur spectacle au fil des répétitions. Quand on dirige un grand nombre de comédiens, on sait qu'il sera difficile de les réunir tous au même endroit et à la même heure.

« Le lundi, je répétais avec 20 interprètes, le mardi avec les 20 autres, et 5 étaient là le lundi et le mardi, raconte Choinière. La mise en scène était en fait une mise à jour de l'information, un rappel des objectifs et des grandes lignes, qui pouvaient bouger puisque l'écriture n'était pas fixée et se déterminait sur scène. J'ai suivi l'idée de construction de base, c'est-à-dire que cette foule apparaît petit à petit, un par un, puis par deux, par trois... Je me suis demandé de quelle façon l'individu allait se marier à un groupe et à un plus grand groupe, la convention établie étant que la société est composée d'individus qui ont leur identité, leurs contours et leurs manières d'agir. Il m'a fallu d'abord établir le niveau de jeu, pour faire croire que ce sont des gens de la rue, des membres du public, ce qui impliquait une manière d'être en scène qui n'est pas celle d'un acteur. Il

fallait s'entendre sur les différents codes, les différents repères. »

Pour Mani Soleymanlou, cela s'est fait très simplement, et il en est lui-même étonné : « J'avais fait un travail en amont, avant les répétitions. Je voulais que les interprètes aient le sentiment d'arriver dans un projet en marche. Ne pas se retrouver pour la première fois lors de la première répétition. Et aussi, pour calmer l'excitation et la folie d'être 43 sur scène ! Je voulais m'assurer que tout le monde fasse partie du projet, je n'avais pas besoin de figurants, mais d'acteurs qui embarquent avec moi. J'ai rencontré et écouté tout le monde avant de commencer le travail, pour que tous soient à la même page. En fait, j'ai dirigé ce spectacle sans véritable méthode, au jour le jour, en étant ouvert et honnête. Je ne suis pas habitué à diriger, d'ordinaire je me fais diriger. Bien sûr, l'organisation des répétitions fut un casse-tête, mais on le savait que ce serait ça ! Nous avons fixé des périodes obligatoires où tout le monde devait être présent. Et tout le monde était là, disponible et très investi. »

Au Théâtre de l'Opsis, il a également fallu composer avec les emplois du temps de chacun : « Il manquait toujours quelqu'un, se rappelle Luce Pelletier, alors on s'organisait. J'ai pu réunir toute l'équipe la première fois une semaine avant la première ! Nous avons eu la chance d'avoir deux semaines d'entrée en salle, j'ai pu prendre mon temps pour

figurer la spatialité, et les acteurs ont ainsi pu s'habituer à l'espace. Par ailleurs, ils ont vite compris que l'Opsis est une compagnie ridiculement petite pour mener à bien un tel projet, mais que si chacun y mettait du sein, ce serait le bonheur total... Et ce fut le bonheur total ! Tous les acteurs ont reçu et porté ce projet avec une grande implication. »

COMMENT FINANCER UN TEL SPECTACLE ?

«Un spectacle comme celui-ci ne peut se réaliser qu'avec la générosité et l'engagement de chacun, dit Olivier Choinière. J'avais un budget de 8 000 \$ pour la création ! Pour la reprise, d'autres moyens nous ont permis de rémunérer nos interprètes de manière plus convenable. Mais cela s'est fait parce que chacun y croyait. Il était clair, en effet, qu'on

n'attendrait pas l'avis des Conseils des arts. Et c'est là tout l'intérêt de l'entreprise... »

Luce Pelletier a choisi de ne faire qu'un seul spectacle durant la saison : «J'ai mis tous mes avoirs dans le même projet. Les comédiens ont tous été payés selon les normes de l'Union des artistes. Bien sûr, ce n'était pas le cachet de leur vie, et j'avais beaucoup de deuxièmes rôles, ce qui a permis de moins répéter. J'ai également dû différer le salaire de certains interprètes, ou leur demander de ne pas déposer le chèque avant telle date, question de liquidités. Les membres de mon conseil d'administration ont travaillé fort pour trouver des fonds... »

«Après le succès de *Un* et de *Deux*, il était plus facile pour moi d'obtenir des subventions,

explique Mani Soleymanlou. Le Théâtre d'Aujourd'hui a inscrit ce spectacle dans sa saison, et agissait en tant que coproducteur. Et puis, il n'y avait pas de décor, pas de construction, pas de scénographe à payer, pas de costumes, pas de lavage... On a tout misé sur l'humain. »

Avec une telle smala, difficile de partir en tournée ? Choinière a pourtant présenté *Chante avec moi* à Québec et Ottawa, Mani Soleymanlou envisage de reprendre le concept de *Trois* ailleurs, et avec d'autres comédiens. Quant à Luce Pelletier, elle a bon espoir de voir sa pièce reprise dans le réseau des maisons de la culture : «Ce fut une expérience de vie formidable. Le soir de la dernière, c'était évident qu'on ne se quittait pas pour toujours », dit-elle. ●



Le Vertige, tiré des *Mémoires* de Evguénia Guinzbourg, mis en scène par Luce Pelletier à l'Espace GO (l'Opsis, 2014). © Marie-Claude Hamel